

# BETHASDA®

## Méditation à partir de l'Évangile de Jean 5, 1-18 La guérison de l'infirmes à la piscine de Bethasda

Jésus, le voyant étendu et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps déjà, lui dit :  
« Veux-tu guérir ? »

Jésus est à Jérusalem, lors d'une fête juive, un jour de sabbat, dans un bâtiment muni d'une piscine appelée Bethasda. Autour de la piscine il y a une multitude [...] d'aveugles, boiteux, impotents qui attendent le bouillonnement de l'eau, signe du passage de l'ange du Seigneur, pour s'y précipiter, le premier à y entrer étant guéri.

Jésus est là, au milieu de cette agitation, comme toujours ni stressé ni débordé, rempli de la présence de Dieu, attentif à chacun.

Il repère un homme perdu dans la foule, inerte, silencieux. Les lieux sont décrits avec minutie, mais aucune précision n'est donnée sur l'homme, ce qui semble indiquer qu'il ne sait plus trop lui-même qui il est.

Jésus prend l'initiative de la rencontre parce que c'est le jour du sabbat, mais très certainement aussi parce que cet homme est tellement éteint qu'il n'a ni la force ni le courage de demander de l'aide. Il est complètement passif. Il est là, mais en fait il ne tente plus un geste, et c'est bien souvent ce qui arrive quand nous allons mal : nous ne voyons plus l'issue, perdons courage, pensons que tout est perdu.

Jésus va à lui. L'homme ne peut plus bouger, c'est Jésus qui bouge. C'est Dieu qui aime le premier. Il connaît nos besoins les plus profonds. Il frappe à notre porte quand nous sommes effondrés. La grâce de Dieu va à la recherche de ses enfants perdus, pour les ramener à la maison.

Jésus s'intéresse à cet homme comme s'ils étaient seuls tous les deux. Il le regarde, lui parle, le questionne, lui donne du temps, accueille sa réponse, prend la peine d'attendre que quelque chose se mette en mouvement en lui. Il lui fait vivre là une première et fondamentale guérison. Il lui révèle qu'il a de la valeur, qu'il est une personne, qu'il compte pour quelqu'un, qu'il est digne d'intérêt, qu'il est aimé de façon unique, comme chaque enfant de Dieu.

« Veux-tu guérir ? »

Par cette seule question, percutante, Jésus révèle à cet homme la cause de sa maladie : il a laissé éteindre son élan vital, son désir de vie, il ne sait plus vouloir. Jésus voit au-delà des

apparences, il ne reste jamais à la périphérie d'un être humain, il ne vient pas guérir les manifestations d'une torsion, d'un mal, mais sa cause.

« Jésus est là, porteur de grâce, c'est-à-dire porteur d'un Dieu qui va chercher et mobiliser la vitalité de l'homme et l'entraîner à la guérison. »

« Seigneur, lui répondit l'infirmes, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau vient à être agitée ; et, le temps que j'y aille, un autre descend avant moi. »

L'interpellation lancée par Jésus est directe. Elle appelle donc une réponse précise : oui ou non. Personne ne peut répondre à la place de cet homme, lui seul sait où il en est. Cependant, il parle des autres, non de ce qu'il vit, veut, ressent : Personne pour me jeter dans la piscine, pour me porter. Mais il entend l'interpellation. Ce qui nous signifie que, quel que soit notre état de détresse, il est toujours possible d'entendre la voix de Dieu : elle traverse nos ténèbres, qui ne peuvent l'arrêter.

Et l'infirmes répond à côté de la question, mais il prend la peine de répondre : il commence à communiquer. Et cela suffit : une goutte de vie commence à couler, le processus de guérison est mis en route, car cet homme a fait un geste, le seul qu'il pouvait faire probablement, mais il est maintenant en relation avec celui qui cherche à l'atteindre. À sa façon, il a ouvert la porte.

Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche. » Et aussitôt l'homme fut guéri ; il prit son grabat et il marchait.

L'ordre de vie est donné par Jésus. L'homme y obéit : il ne sait pas qui est Jésus, mais il pressent que celui qui lui parle est porteur de vie. Il aurait parfaitement pu rester couché. Il adhère à la résurrection. Jésus ne le touche pas, comme il le fait pour d'autres infirmes, il ne le prend pas par la main pour l'aider à se lever car, précisément, la guérison de cet homme passe par la confiance retrouvée de sa propre identité. Il doit choisir lui-même de se lever, de retrouver son désir de vivre.

Tout est donné dans une totale gratuité, c'est Dieu qui guérit. Mais il nous est demandé un acte intérieur pour saisir le don ; et celui que pose cet homme est de ne pas fermer sa porte en se pensant indigne de Dieu.

Il ne quitte pas pour autant sur-le-champ son grabat. Il lui est demandé de le « porter » et non de le jeter. Porter son grabat est un acte intérieur précis. « Porter » est un verbe actif, alors qu'« être couché » est un verbe passif. Porter son grabat, c'est inverser le mouvement, changer de direction, remplacer un mouvement de mort par un mouvement de vie. Porter son grabat au lieu de le jeter signifie que nous ne partons pas de rien, nous ne partons pas de zéro, nous nous levons, nous mettons en route, mais à partir de notre passé.

Porter son grabat, c'est cesser d'être agrippé à son mal. C'est prendre conscience de ses vrais problèmes, sortir du « victimisme » et ne pas attendre des autres qu'ils nous portent pour nous plonger dans la piscine.

Nous aurons tous une part de trajet à faire en portant notre grabat. Puis le temps sera venu de le jeter et, dans la grâce de Dieu, nous serons devenus capables de « laisser aller cela qui nous a fait mal ».

Après cela, Jésus le rencontre dans le Temple et lui dit : « Te voilà guéri ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore. »

Sur sa route l'homme rencontre à nouveau Jésus qui poursuit son œuvre d'éveil. Bien entendu, il n'y a là aucune menace. Cet homme a accueilli le don de Dieu. Il est debout, il vit, alors qu'il était mort. À ce moment seulement Jésus peut le responsabiliser. Il est maintenant capable de comprendre ce qui lui est arrivé, il peut regarder son mal en face, le nommer parce qu'il a rencontré l'amour vivant. Nous retrouvons là la vérité, la vigueur de l'amour de Dieu qui alerte : « Ne reprends pas tes vieilles habitudes, tes vieux vêtements, veille, prends soin maintenant de la vie qui est à nouveau en toi. »

Les rechutes normales, inévitables, ne signifient pas qu'il nous arrive pire encore. Le « pire encore » est de se coucher à nouveau après une rechute au lieu de reprendre son grabat et de se remettre en route. C'est aussi de croire que tout est fait alors qu'il est indispensable de veiller et de prendre soin de la vie pour qu'elle porte du fruit. Enfin, c'est ne pas compter sur la grâce et s'immobiliser dans l'impuissance.

Simone Pacot